

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. 14 » six mois. 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 58.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^o, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

21 juin 1862.

Un journal du soir a annoncé, dit le *Moniteur*, qu'on avait demandé, dans les trois divisions d'infanterie de la garnison de Paris, des volontaires pour le Mexique; cette nouvelle est entièrement controuvée. Le ministre de la guerre, bien sûr de trouver dans tous les corps la même ardeur et la plus noble émulation, a pu choisir, sans aucune autre préoccupation que les convenances du service, des troupes qui devaient faire partie du corps expéditionnaire.

Il se confirme que la mesure de dissolution du Corps législatif a été indéfiniment ajournée et à l'unanimité des voix dans le dernier conseil des ministres. Les déclarations faites par M. Baroche au sein du Corps législatif ne permettent pas de douter de l'exactitude de cette nouvelle.

Toutes les dispositions relatives à l'expédition des renforts au Mexique paraissent avoir été définitivement arrêtées mercredi dans le conseil des ministres présidé par l'Empereur.

D'après les correspondances parisiennes, le chiffre du nouveau corps d'armée, fixé tout d'abord à 6,000 hommes, puis à 10,000 et en dernier lieu à 12,000, sur les renseignements détaillés apportés par l'amiral Jurien de la Gravière, aurait été porté à 15,000 hommes.

L'Empereur a, en outre, décidé que, vu l'élevation à 15,000 hommes du corps expéditionnaire, un général de division serait placé à la tête de ces renforts pour prendre au Mexique le commandement général. Quatre généraux ont présentés à l'Empereur par le ministre de la guerre comme candidats au commandement en chef du corps expéditionnaire; ce sont : le comte de Pali-Kao, le général Forey, le général de Martimbrez et le général Trochu.

On assure que les troupes qui vont s'embarquer pour le Mexique seront placées sous le commandement du général Forey; parmi les corps en partance on cite

les 1^{er} et 3^e de zouaves, les 18^e, 51^e et 52^e de ligne, et le 7^e chasseurs. Deux batteries de campagne et deux escadrons de train feront partie de la nouvelle expédition.

Tous les régiments sont désignés à l'heure qu'il est, mais la plupart doivent être complétés par suite de l'élimination des hommes reconnus trop faibles pour courir la chance d'une fatigante expédition. C'est en grande partie l'armée d'Afrique qui fournit le contingent du premier convoi qui aura lieu, et le second contingent sera composé des nombreux volontaires qui, dans toutes les villes de garnison, ont demandé à être inscrits. Mais une rigoureuse inspection sanitaire est exercée sur les choix faits provisoirement par l'administration de la guerre.

Il est toujours question de n'opérer un premier départ que dans les premiers jours de juillet, ce qui permettrait à ces renforts déjà importants de débarquer cinq semaines plus tard, c'est-à-dire à une époque où l'état atmosphérique s'est beaucoup amélioré à la Vera-Cruz et sur la route de Mexico.

D'après des correspondances privées de Turin, une séparation serait imminente entre le général Garibaldi et le ministre. J. REBOUX.

Russie.

Les détails que l'on reçoit de Saint-Petersbourg sur les incendies qui ont désolé cette capitale sont navrants :

Dans la seule et fatale journée du 9 mai les bâtiments suivants sont devenus la proie des flammes : le palais d'Apraxin, le bazar Tokoutchi, le palais Chetchoukine, une grande quantité d'autres bâtiments appartenant à des particuliers, le ministère de l'intérieur, les impasses de Tchernyehow et d'Apraxin et beaucoup de maisons sur la rive gauche de Fontanka, l'impasse de Troizkoi, l'impasse Chetcherbakoff.

Plusieurs milliers de personnes, hommes, femmes et enfants, victimes de l'incendie, campent jour et nuit dans les rues et sur les places de la capitale.

L'Empereur n'a pas pu s'empêcher de verser des larmes à la vue de l'incendie des marchés Apraxine, Schtschkowkoff et Teutschow, où des centaines de magasins

remplis de marchandises sont devenus la proie des flammes. Il a mis le grand hôpital, la caserne dite de Moscou et l'ancien arsenal à la disposition des incendies qui n'ont pas de domicile.

Les pertes sont évaluées à 90 millions de francs. On est d'accord pour attribuer ces épouvantables sinistres à la malveillance; mais pendant que les uns accusent les demagogues, les autres s'en prennent aux réactionnaires.

On parle aussi d'incendies considérables à Odessa; le tumulte et le désordre étaient à leur comble au sein de la population de cette ville, pendant les nuits du 5 au 8 de ce mois. Les pertes en céréales et autres produits accumulés dans les magasins d'Odessa sont immenses. Il est malheureusement certain que les passions politiques ne sont pas étrangères à tous les sinistres qui sont venus inopinément frapper le commerce moscovite.

Mexique.

Le dernier paquebot d'Amérique apporte des dépêches de New-York du 4 juin. La veille, 3, la frégate à vapeur *Ulloa*, de la marine espagnole, était arrivée à la Havane; qu'elle avait quitté le 26 mai. Au moment du départ de l'*Ulloa*, on venait de recevoir des nouvelles de la Vera-Cruz du 19 mai, c'est-à-dire postérieures de quatre jours à celles apportées par le paquebot français.

Ces nouvelles confirment l'arrivée du général Douay; elles établissent que les villes de Cordova, d'Orizaba, de San-Augustino-del-Pamar, d'Aculcingo étaient toujours au pouvoir des généraux mexicains hostiles à Juárez; que les convois escortés par de gros détachements continuaient d'arriver à Amozoc, et que par conséquent le corps expéditionnaire français n'était pas inquiété sur ses derrières. Les courriers réguliers étaient interceptés sur plusieurs points par des bandes, mais il arrivait continuellement de l'intérieur à la Vera-Cruz des cavaliers isolés qui tous donnaient les mêmes renseignements.

Turquie.

On écrit de Constantinople, 15 juin : Le *Journal de Constantinople*, qui s'inspire à la Porte pour tout ce qui concerne le Montenegro, faisait entendre hier que des complications d'un ordre grave ne sont pas à redouter et que tout se passera le mieux du monde pour la Turquie; mais pour peu que l'on connaisse les ressorts de cette insurrection du Montenegro et les tendances des autres populations slaves,

il est évident que cette levée de boucliers est le point de départ d'événements sérieux dans la Turquie d'Europe. La Porte se ferait-elle encore des illusions à cet égard? C'est bien possible. Il lui arrive si souvent d'avoir la vue courte. En attendant, Omer-Pacha ne peut pas faire un seul pas en avant et il sera très probablement forcé avant peu de rebrousser chemin et d'aller s'établir en dehors où il sera libre de battre les insurgés s'il est le plus fort.

On prétend que le sultan va faire un voyage en Egypte et qu'il a déjà prévenu de son projet Saïd-Pacha. Il ne se fait pourtant pour cela aucun préparatif et il se pourrait, s'il est réellement question d'un voyage pareil, que ce fut une manière polie d'empêcher le vice-roi de séjourner en France aussi longtemps qu'il en a l'intention. Sa présence à Paris tourmente beaucoup le sultan et ses ministres qui ont déjà vu avec peu de plaisir les honneurs royaux qu'on lui a rendus.

Amérique.

On écrit de New-York, le 7 juin, à l'Agence Havas :

« La bataille des *Sept pins* qui s'est livrée le 1^{er} de ce mois devant Richmond a été des plus meurtrières. Vainqueurs le premier jour, les confédérés ont été délogés le lendemain des positions qu'ils avaient conquises.

« Richmond tient toujours bon et son gouverneur Lechter ne se décourage pas. Il vient de lancer une proclamation pour appeler aux armes, quelque soit leur âge, tous les habitants de la Virginie.

« Le général Pope est à trente milles au Sud de Corinth et serre l'ennemi de près. 10,000 prisonniers et déserteurs sont entre ses mains.

« La loi martiale a été proclamée à Pensacola. Presque toutes les maisons sont désertes; il reste à peine 300 habitants devenues de tout, que les fédéraux sont obligés de nourrir.

« Un journal fait d'après les relevés officiels la recapitulation des pertes d'hommes du côté du Nord, depuis le commencement de la guerre. Les morts se montent à 5,791 et les blessés à 20,369; en ajoutant les pertes fédérales supportées devant Richmond, qui s'élevaient bien à 4000 hommes, on a le total de 30,160 blessés ou tués.

« Un rapport officiel du secrétaire du trésor établit que, le 29 mai, la dette des Etats-Unis s'élevait à 491,984 dollars portant intérêts de 4.33 pour cent.

« Un nègre, ancien cocher de Jefferson Davis, a fait avant-hier une lecture dans

l'église de Bethesda, 4^e rue sud, à Jersey City à raison de 50 centimes par auditeur. En même temps l'ex-écocœur *Lowe* a commencé, dans la salle de *Cooper-Institut* à New-York, une série de lectures contre l'esclavage.

LES FRANÇAIS A L'EXPOSITION DE LONDRES.

Le travail du jury touche à son terme. Tous les rapports sont terminés et le seront pour le 15 juin. Si la France obtient, dans la distribution des récompenses, une part convenable pour celles de ses industries qui ont figuré à l'Exposition, ce n'aura pas été sans peine. On dit que, dans plus d'une occasion, les jurés français n'ont pu obtenir satisfaction qu'en menaçant de se retirer tous, si l'on ne faisait pas droit à leur demande.

Cela n'étonnera pas ceux qui connaissent à fond les Anglais.

L'intérêt britannique est le principe unique, le but exclusif de tout ce que font les Anglais. Ce peuple ne fait pas la sottise de combattre pour le triomphe d'une idée. Les instincts généraux lui manquent absolument. Il ne s'attache qu'au positif, et sa vue ne s'élève jamais au-delà du cercle de ce qui lui est utile. Les mots d'humanité, de civilisation et de progrès sont pour lui de simples étiquettes qu'il met sur sa marchandise pour la faire accepter; un appât qu'il offre à la facilité crédule des autres peuples. Les missionnaires qu'il envoie dans les contrées les plus lointaines sont moins des apôtres des idées chrétiennes et des humbles des sociétés modernes que les pionniers de l'industrie anglaise, chargés d'ouvrir dans les pays barbares de nouveaux débouchés à l'écoulement de ses produits.

Une exposition universelle, dans nos idées, est un concours librement et loyalement ouvert dans un but d'intérêt général; et où tous les œuvres doivent être appréciées avec une équitable impartialité, sans distinction de leur nationalité.

L'Exposition de 1862, dans l'esprit des Anglais, a été instituée pour la plus grande gloire et pour le profit de l'industrie britannique seulement. Ils ne la comprennent; ils ne l'organisent que pour mettre en évidence leur supériorité dans tous les genres de fabrication; et par suite s'imposer à tous les peuples.

Quand il ne s'agit que de science ou d'art, on peut rencontrer parmi eux des jurés plus ou moins impartiaux; dans le fabricant ou le marchand, jamais. Individuellement, on pouvait parvenir à leur faire admettre la qualité d'un objet; mais quand trois Anglais sont réunis, ils sont intraitables. C'est la nation anglaise qu'on se trouve avoir devant soi, et le génie britannique apparaît avec son orgueil, son égoïsme et ses aspirations à la domination universelle. L'attitude des jurés anglais dans les comités ne ressemblait plus à celle qu'ils avaient eue d'homme à homme, et lorsqu'il ne s'agissait pas de comparer certains produits à des produits similaires anglais. Les jurés anglais, ayant en face d'eux leurs collègues nationaux, se regardaient avec embarras, n'osaient plus avouer les opinions émises dans des do-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 22 JUIN 1862.

N° 11.

Un cœur de femme.

CHAPITRE IX.

« Les reux, a-t-on dit, les peuples qui n'ont pas d'histoire! Heureuses aussi les familles au sein desquelles ne s'accomplissent pas d'événements! Nous passons sous silence six mois environ de la vie de nos héros, six mois de calme et de bonheur. Aux joies si douces du présent venaient se joindre pour Albert et pour Clotilde des espérances plus douces encore. La jeune femme n'avait jamais eu de plus vif désir que de donner à son mari un gage de leur amour, et le Ciel lui promettait l'accomplissement de ce vœu. Albert était ravi et en même temps inquiet; il tremblait pour la santé délicate de Clotilde, et vers la fin du mois d'août, il écrivit à M^{me} Herbelin pour la prier de venir veiller elle-même, dans ce grave moment, sur ce qu'il avait de plus cher au monde.

L'excellente mère n'avait pas attendu cette lettre; déjà elle faisait ses préparatifs de départ; mais pour épargner à sa fille les ennuis d'une longue attente, elle se proposait de ne l'avertir de sa prochaine arrivée qu'à la veille de se mettre en route.

Elise devait l'accompagner; elle se faisait une fête d'embrasser Clotilde, et le plus délicieux tableau de leur réunion se présentait d'avance à son esprit. Parfois, à la pensée de revoir Albert et de vivre sous son toit, une émotion plus vive qu'elle ne l'aurait voulu venait bien la troubler un instant; mais presque aussitôt elle se rassurait.

« Quand je le verrai dans son intérieur, se disait-elle, quand nous échangerons familièrement les noms de sœur et de frère, et surtout quand il caressera sous mes yeux son enfant, l'enfant de Clotilde, oh! je le sens, je n'éprouverai ni trouble, ni regret; j'assisterai avec joie à cette scène de famille. »

Et ses yeux se mouillaient, et son front devenait rêveur, car ses pensées prenaient un autre cours.

Ernest venait assidûment aux Charmilles; mais il ne s'était pas encore déclaré, Elise ayant toujours éludé un entretien sérieux qu'il souhaitait et redoutait en même temps. Il était si heureux de la voir souvent, de l'accompagner dans ses promenades avec sa mère, de lui faire la lecture, d'être traité par elle en véritable et ancien ami! Il craignait si fort de lui déplaire par l'aveu d'un amour qu'elle ne tolérât peut-être que tant qu'il conservait les dehors tranquilles de l'amitié! Et que serait-il devenu si elle l'avait banni de sa présence, lui qui s'était fait un besoin de la contempler et d'entendre sa voix? Il croyait bien, à la vérité, s'apercevoir qu'il ne lui était pas indifférent; mais il tremblait de s'abuser, et il reculait sans cesse devant une certitude qui n'eût été peut-être qu'une amère désillusion.

Il ne se trompait pas, cependant; sa société était devenue pour Elise une telle

habitude qu'elle ne pouvait songer sans effroi à en être privée un jour. Ses rêves d'avenir lui montraient Ernest heureux auprès d'elle et par elle comme en ce moment, où tout en lui respirait une sérénité, une gaîté même qu'on ne lui avait jamais vue. Et cette idée souriait à son noble cœur, toujours prêt au dévouement et à l'abnégation.

Pourquoi donc alors ne pas l'encourager à rompre le silence? Pourquoi? Nous l'avons entendue en dire la raison à Suzanne; elle n'aimait pas Ernest aussi ardemment qu'elle en était aimée; elle craignait de lui rendre trop peu de chose en échange d'un amour qui touchait à l'adoration. Chaque fois qu'elle voyait cette flamme brûlante sur le point d'éclater, elle se disait : « Non, pas encore; je n'en suis pas digne. » Enfin elle voulait être sûre, avant d'accepter le cœur et la main d'Ernest, qu'un autre sentiment était bien éteint dans son âme.

« Mon Dieu, se disait-elle avec épouvante, si jamais, une fois sa femme, j'allais reconnaître que je ne l'aime pas réellement! Si lui-même allait deviner qu'une autre image... Ah! ce serait sa mort; mieux vaut mille fois ne point l'épouser! » C'était à lui qu'elle songeait, non pas à elle-même; n'est-ce pas déjà une preuve qu'elle l'aimait? Oui, sans doute, elle lui portait une vive et pure affection. Si son cœur avait parlé pour la première fois, elle aurait pu prendre ce sentiment pour de l'amour; mais elle savait déjà ce que c'est la passion, et elle en comparait la flamme devorante à la douce chaleur de cette tendresse fraternelle qui la laissait si paisible.

Par une belle après-midi, elle était assise avec sa mère sous le berceau de

chèvrefeuille. M^{me} Herbelin tricotait, Elise faisait la lecture à haute voix. On était au commencement de septembre, et elles devaient partir pour l'Espagne dans quelques jours. Ernest arriva, l'air emu, et les salua en fixant sur Elise un regard plus timide et plus ardent à la fois qu'à l'ordinaire. Puis il le pria de lui céder le livre, ce qu'elle fit aussitôt pour prendre sa broderie. Il lut avec plus d'expression que jamais et d'une voix dont l'accent tendre et mélancolique remua le cœur d'Elise. L'aiguille inactive entre ses doigts, et son ouvrage pendant sur ses genoux, elle le regardait en l'écoutant, et elle devinait la cause de la tristesse peinte sur son front. Cette tristesse, elle la partageait, et, le voyant si malheureux, elle aurait voulu lui dire :

« Ernest, vous n'êtes pas le seul qui souffrez; il m'en coûte aussi de me séparer de vous! »

Dans un moment, interrompu par une réflexion de M^{me} Herbelin, il leva les yeux sur sa fille; elle était pâle et une larme tremblait au bord de ses longs cils; il l'en remercia par un regard de reconnaissance et d'amour. Puis il reprit sa lecture.

Mais bientôt on vint chercher M^{me} Herbelin, que son homme d'affaires demandait, et nos deux jeunes gens restèrent seuls.

Ernest ferma le livre; Elise, embarrassée comme elle ne l'avait jamais été auprès de lui, se remit à travailler activement pour se donner une contenance.

Ils restèrent quelque temps silencieux; ce fut elle qui parla la première.

« M. Ernest, qu'est-ce donc qui vous rend si taciturne? Vous ne me dites rien ce soir.

— Et pourtant, mademoiselle, les mo-

ments sont précieux quand on va se quitter. Je viens vous faire mes adieux.

— Vous partez aussi?

— Oui, dès demain; je vais passer quelques mois dans mon pays natal. Que feriez-vous ici en votre absence?

Elle rougit, mais n'essaya pas de détourner l'entretien; elle ne recula plus devant une explication, car elle sentit qu'Ernest la cherchait, la voulait avant de partir. Elle-même, d'ailleurs, avait le cœur si oppressé à l'idée de la séparation! Elle se serait fait un reproche de la lui rendre plus amère en affectant de ne pas comprendre son chagrin.

« Et quand reviendrez-vous? » demanda-t-elle d'une voix tremblante, en laissant retomber sa broderie.

Un éclair de joie jaillit des yeux d'Ernest.

« Quand reviendrez-vous? » Elle désirait donc son retour!

« Lorsque vous reviendrez vous-même, repliqua-t-il. Elise, vous n'ignorez pas que je ne suis ici que pour vous seule. Merci, merci de m'avoir autorisé à y revenir! merci pour tous ces moments de bonheur que j'ai passés auprès de vous! »

Et, lui prenant la main, il y déposait un baiser plein de feu.

« Ces moments, Ernest, répondit-elle avec une affectueuse franchise, ils m'ont été bien agréables aussi. Je vous ai prouté souvent que je préférerais votre société à celle d'une foule d'autres, et je vous serai toujours reconnaissante de vos soins et de vos attentions pour ma mère et pour moi.

— Pourquoi parler de reconnaissance? vous ne m'en devez point; c'est moi qui serais heureux de vous consacrer ma vie.

Ne sachant que répondre, elle se leva.